Mais cette fois encore Lafleur fut trompé dans son espoir d'entraîner enfin ce récalcitrant bourgeois.

La Frochard, revenant à la charge pour harceler les passants, s'était avancée en murmurant de cette voix traînante et pleurarde qu'elle savait prendre pour toucher le cœur des passants :

— Mes bons messieurs, n'oubliez pas...

Le valet fit un geste pour repousser la mendicante. Et brutalement il lui dit :

— Ah ça, ... c'est encore vous ?

— Mais vous ne m'avez encore rien donné, mon bon monsieur.

— Je ne donne jamais rien aux vieilles.

Cette épithète de vieille qu'on venait de lui lancer au visage avait, pour ainsi dire, médusé la mendicante. Elle adressa sournoisement un regard haineux à l'homme qui l'avait repoussée.

Mais reprenant, tout aussitôt, son air patelin, elle tourna les yeux vers M. Martin, avec cette expression cafarde et ce sourire faux qui réussissent si bien auprès des gens faciles à apitoyer.

M. Martin tira sa bourse dont il fit glisser les deux anneaux, pour y prendre un sou qu'il tendit à la vieille femme.

Lafleur haussa imperceptiblement les épaules.

Et par ce geste il manifestait l'impatience qui commençait à le gâcher.

C'est qu'il avait promis à son maître de réussir, et il se demandait si le hasard n'allait pas se mettre contre lui dans la partie engagée.

— Voyons, dit-il en reprenant le bras du gros homme dont il s'était improvisé l'ami, est-ce que nous n'en avons pas fini avec nos œuvres de charité ? Si vous désirez faire quelques cents de piquet, il n'y a plus beaucoup de temps à perdre... Entrons !

— Entrons ! répéta M. Martin

Pour plus de sûreté Lafleur fit passer son compagnon le premier, et s'adressant à la Frochard :

— Allons !... au large, la vieille, lui dit-il de nouveau.

— La vieille ! grommela celle-ci... Quand on prend de l'âge, adieu l'commerce !... Adieu l'agne-pain !...

Puis réfléchissant :

— C'est tout de même vrai que si j'avais une petite jeunesse à produire, ça me ferait de fameuses recettes par ici ; car dans ce cabaret du *Cœur-Volant* il vient des gens de la haute ! Mais, soupira la mégère j'ai pas d'filles !... Ah ! il aurait mieux valu, pour moi, d'en avoir une à la place de cet imbécile de Pierre... Ne v'là-t-il pas que ça se mêle d'être honnête ? Honnête !... voyez-vous ce monsieur !

Et, tout en haussant les épaules, la Frochard, après avoir jeté un coup d'œil sur la place, s'en alla en disant :

— N'y a plus un chat !... Je reviendrai pour le coche de Normandie.

En ce moment, en effet, les passants devenaient rares.

Seule, une femme vêtue comme le sont les ouvrières se montrait dans les environs.

Mais la Frochard n'avait pas jugé qu'il y eût une aumône à récolter de ce côté.

La personne dont il s'agit semblait en proie à quelque violente émotion.

Elle s'avancait sur le Pont-Neuf, d'un air inquiet, comme si elle eût craint d'être suivie, tournant la tête à chaque instant, puis reprenant sa marche d'un pas hésitant.

Elle s'était approchée du parapet, et se mit à contempler l'eau qui s'engouffrait avec un bruit sinistre entre les arches du pont.

Elle hésita de nouveau.

Puis, au bout de quelques secondes, elle se rejeta vivement en arrière.

Un bateau glissait sur la Seine, et des mariniers étaient occupés à décharger un chaland sur la rive.

L'inconnu se remit en marche, mais en rebroussant chemin vers le quai.

Elle se tordait les bras comme si elle eût été sous le coup d'une violente torture de l'âme.

C'était une grande et belle fille, un de ces types de parisienne des foubourgs, dont la stature vigoureuse n'exclut pas la grâce.

On sentait, en la voyant, qu'une profonde douleur avait envahi son âme.

Il y avait dans ses yeux une expression sauvage, où l'effarement se mêlait à de rapides éclairs de violence, où se décelaient le désespoir et le remords.

Que venait faire cette femme sur le Pont-Neuf, à l'heure où naissait le crépuscule ?

Pourquoi cette contemplation fiévreuse de l'eau qui donne le vertige aux désespérés ?

Pourquoi cette hésitation qui la ramenait sur le quai, devant ce cabaret d'où s'enlevaient, par la croisée ouverte, des chants d'ivrognes, des éclats de rire, des vociférations d'abrutis ; et, dominant tout ce tapage d'énergumènes, la voix de Jacques Frochard, le fils aîné de la mendicante, entonnant, d'une voix avinées, quelque chanson populaire ?

Pour s'en rendre bien compte, il faut connaître l'histoire de cette jeune femme aux allures si étranges.

Il faut savoir que cette malheureuse, résolu à en finir avec une existence de honte et de remords, n'est venue là que pour se précipiter dans le fleuve.

Et que si elle a retardé l'exécution de son sinistre projet, c'est qu'il fait jour, et que, la voyant se jeter à l'eau, quelque passant pourrait voler à son secours.

Or elle ne veut pas qu'on la sache.

Et la pauvre désespérée se laisse tomber sur un banc, pour y attendre la venue complète de la nuit.

Cette malheureuse jeune femme se nommait Marianne Vauthier.

Elle ne se souvenait guère des premières années de son enfance.

Elevée par une tante, elle avait été placée par celle-ci dès l'âge de douze ans, en apprentissage chez une coutière.

Elle y était devenue une bonne ouvrière, connaissant parfaitement son métier.

Aussi ne manquait-elle jamais d'ouvrage, et veillait-elle souvent, chez elle, pour augmenter ses économies.

Marianne était ce que l'on peut appeler une brave fille, dans toute l'acception du mot.

Très sérieuse de sa nature, elle savait si bien mettre en train ses camarades, qu'on l'adorait à l'atelier, où chacune aurait voulu l'avoir pour amie intime.

En outre, tout le monde l'estimait, parce qu'on la savait très honnête, très obligeante, et de bon conseil.

D'aucunes, parmi les plus hardies, — il y en a toujours dans les ateliers, — essayaient bien de la taquiner un peu sur son obstination à repousser les amoureux.

On la traitait alors de "petite Jeanne-d'Arc."

— C'est mon affaire à moi, disait-elle en riant, si je veux coiffer sainte Catherine !

Mais tout cela ne dépassait jamais les bornes de la plaisanterie inoffensive.

Marianne avait, comme on dit vulgairement, le cœur sur la main.

Elle en donna la preuve, lorsqu'une des ouvrières de l'atelier, Madeleine Bachelin mourut subitement, laissant un petit enfant sans soutien.

Bien quelle ne fût pas particulièrement liée avec la défunte, plus âgée qu'elle, Marianne Vauthier se joignit à celles qui proposèrent de venir au secours de l'orphelin.

Ces demoiselles accueillirent favorablement la pensée de se charger du pauvre petit être, et de l'élever comme l'enfant de l'atelier.

On avait pour cela tenu conseil. Et lorsque tout fut convenu, arrêté, on alla en masse faire part de cette grande détermination à la patronne de l'atelier, Mme Poidevin.

Celle-ci voulut, elle aussi, apporter son obole à cette bonne œuvre.